

Nos Libérateurs

ARMÉE COLONIALE

Les termes armée coloniale ou troupes coloniales ont désigné au 20^e siècle les unités recrutées dans les colonies françaises à l'exception du Maghreb - Maroc, Algérie, Tunisie - où les troupes formaient ce qu'on appelait l'[Armée d'Afrique](#).

À l'origine de ces troupes coloniales, il y a la création en 1622 par le cardinal Richelieu des Compagnies ordinaires de la mer placées sous l'autorité de l'Intendant à la Marine, d'où leur nom ultérieur de troupes de marine. Embarquées à bord de navires, elles étaient engagées dans les abordages au cours des combats navals. Ces troupes de marine mirent pied à terre pour entreprendre les premières conquêtes coloniales de la France.

Les troupes de marine passèrent sous le commandement du ministère de la Guerre en 1900. Elles prirent alors le nom de troupes coloniales réunissant sous la même dénomination les unités militaires présentes en Afrique francophone, en Indochine, dans les Antilles, en Guyane et dans les territoires français du Pacifique (Tahiti et Nouvelle-Calédonie). L'armée coloniale disparut progressivement à partir du milieu du 20^e siècle avec l'accession des colonies françaises à l'indépendance.

ARMÉE D'AFRIQUE

L'Armée d'Afrique n'était pas une armée d'Africains.

Le nom d'Armée d'Afrique fut donné au corps expéditionnaire français qui débarqua en Algérie le 14 juin 1830. Après la conquête du pays puis l'expansion coloniale au Maroc et en Tunisie, l'Armée d'Afrique désigna l'ensemble des unités présentes dans les trois pays du Maghreb. Elle avait dans ses rangs des soldats aux noms singuliers : [spahis](#), [goumiers](#), [zouaves](#), [méharistes](#)...

Certaines formations comme les goums étaient presque exclusivement berbères. D'autres, telles que les unités de zouaves, étaient majoritairement européennes. D'autres encore, comme les bataillons de tirailleurs algériens, réunissaient des Arabes, des Européens d'Algérie et des Kabyles. Dans l'ensemble, les [indigènes](#) étaient majoritaires au sein de l'Armée d'Afrique.

CHAIR À CANON

Carne de cañón, Kanonenfutter, carne da cannone, cannon fodder... l'expression existe dans bien des langues et témoigne qu'à l'ère de la guerre industrielle et de ses instruments de mort, le soldat est destiné à devenir de la chair à canon.

Les [indigènes](#) des colonies l'ont-ils été plus que les autres soldats ? On entend souvent aujourd'hui un discours selon lequel, pour épargner le sang européen ou blanc, les chefs militaires auraient mis systématiquement en avant les troupes indigènes. Qu'en est-il ?

Prenons comme exemple la bataille de France en mai-juin 1940. L'ordre de bataille au 1^{er} mai 1940, une semaine avant le déclenchement de l'offensive allemande, indique que l'ensemble des armées françaises comptait 2 651 802 soldats dont 107 949 venus d'outre-mer. Si on examine la disposition des unités, on remarque que les troupes de l'[armée coloniale](#) ou de l'[Armée d'Afrique](#) étaient intercalées entre des formations de métropole. À une échelle plus fine encore, on observe que l'État-major a souvent créé des régiments mixtes où des bataillons métropolitains côtoyaient des bataillons venus des colonies.

..CHAIR À CANON

À l'issue de sept semaines de combats très violents, combien y eut-il de tués ? Le bilan des [pertes](#) établi par l'administration militaire dénombre 85 000 tués pour l'ensemble de l'armée française (en pourcentage, 3,21%). Parmi les troupes indigènes, prenons l'exemple des tirailleurs et des spahis marocains : le recensement des pertes révèle qu'il y eut 2 100 tués pour 47 000 soldats engagés dans les combats (en pourcentage, 4,46%).

Pourquoi cette différence significative ? Les soldats marocains étaient dans leur très grande majorité des soldats de l'infanterie, plus exposés que ceux des escadrons de chars, protégés par leurs véhicules, ou de l'artillerie, située derrière l'infanterie. Souvent recrutés dans les régions les plus pauvres du royaume du Maroc, ces engagés volontaires étaient généralement affectés dans l'infanterie parce qu'ils étaient, la plupart, illettrés et n'avaient pas les connaissances techniques pour être versés dans l'artillerie ou les blindés.

Les pertes ont parfois été proportionnellement plus lourdes dans des unités d'infanterie où les soldats européens étaient majoritaires. Voici deux unités combattantes dans la campagne de Provence en août 1944 : le 7^e régiment de tirailleurs algériens dans lequel les soldats indigènes représentaient environ les 2/3 des effectifs et les commandos d'Afrique, une unité destinée aux coups de main en avant du front, au recrutement plus hétérogène et comptant dans ses rangs des Européens et des « indigènes » d'Afrique du Nord, des évadés de la France continentale, des vétérans de l'armée républicaine espagnole réfugiés en Afrique du Nord, des Corses après la libération de l'île à l'automne 1943... Ces deux unités furent engagées durant sept jours dans les combats pour la libération de la Provence. Les commandos d'Afrique eurent 36 tués et 70 blessés sur un effectif de 700 hommes (en pourcentage, 15,14%). Le 7^e régiment de tirailleurs algériens, avec un effectif de 3000 hommes, compta 69 tués et 286 blessés (en pourcentage, 11,83%).

Parmi les formations de soldats coloniaux, seules celles composées d'engagés volontaires participèrent à la libération de l'Europe. Pour les chefs militaires, elles étaient considérées parmi les meilleures, à l'égal des groupes de commandos ou des bataillons de parachutistes. Ils furent ensemble les troupes de choc de l'armée française. Ils subirent aussi les plus lourdes pertes.

* * *

Pour ramener à ses justes proportions la contribution de l'armée française à la libération de l'Europe, voici un tableau des pertes des armées américaine, britannique et française entre le 6 juin 1944, jour J du débarquement en Normandie, et le 30 avril 1945, soit une semaine avant la capitulation de l'Allemagne nazie :

Armées	tués	disparus	blessés	total
Américaine	88 060	58 585	58 585	511 446
Française	10 817	4 049	45 325	60 191
Britannique	39 188	18 247	125 183	182 618

Source : Service historique de la Défense – Vincennes (cote : 10P88)

Une dernière remarque : en mars 1945, l'État-major allemand avait disposé 26 divisions sur leur front à l'Ouest face aux armées anglo-saxonnes et à la 1^{ère} Armée française alors que 170 divisions étaient opposées à l'Armée Rouge sur le front de l'Est.

La seule bataille de Berlin (mars-avril 1945) a coûté la vie à plus de 300 000 soldats soviétiques.

GOUM

Le mot qawm en arabe littéral (قوم) se prononce « goug » au Maghreb : il désigne à l'origine un groupe d'êtres humains habitant sur un même territoire. Par extension, le goug désigne le contingent de soldats que cette communauté devait fournir à son souverain pour ses expéditions militaires. Les autorités coloniales françaises reprirent cette tradition après la conquête de l'Afrique du Nord aux 19^e et 20^e siècles.

Les goums les plus connus furent ceux qui furent créés dans le royaume du Maroc mais il en existait aussi en Algérie et dans les confins sahariens. Au Maroc, les goums furent constitués parmi les tribus berbères de l'Atlas et du Rif.

Un goug regroupait environ 150 soldats [indigènes](#) encadrés par 2 officiers et 8 sous-officiers européens et indigènes. Le soldat d'un goug était appelé gougier.

INDIGÈNE

Indigène vient du mot latin « gens », qui désigne à la fois la souche, la race, la famille, le peuple. De cette racine, est issue une famille de mots liés à la naissance (engendrer, génération, germe...). L'indigène, dans son sens le plus ancien, est celui qui est né dans le pays où il vit.

À partir du milieu du 16^e siècle, ce mot a servi à désigner celui qui appartient à un peuple présent sur une terre avant qu'elle ait été colonisée. Dans l'Empire colonial français, l'administration distinguait deux populations : les indigènes et les Européens.

MÉHARISTE

Le méhari est un dromadaire originaire d'Arabie, domestiqué en Afrique du Nord. C'est le plus grand et le plus élancé des dromadaires et, pour cette raison, les Touaregs ont appris à le dresser pour la course.

Le méhariste est celui qui monte un méhari. L'armée française constitua des compagnies méharistes afin de contrôler le territoire du Sahara durant la période coloniale.

PERTES

Tout chef d'une formation militaire tient le journal de marche de l'unité qu'il commande. Il y consigne en particulier les pertes subies par son unité, c'est-à-dire le nombre des tués, des blessés et des disparus ainsi que leurs noms.

Ces rapports suivent la voie hiérarchique jusqu'à l'état-major de l'armée. Ainsi, le lieutenant, chef d'une compagnie, transmet-il le chiffre des pertes subies par son unité au capitaine du bataillon auquel il est rattaché ; le capitaine établit un tableau des pertes de son bataillon avec les rapports des chefs des unités formant le bataillon et les transmet au commandant du régiment. Et ainsi de suite jusqu'au général commandant l'armée.

>>

...PERTES

Ce décompte précis, pyramidal, permet au chef d'une armée de connaître exactement le nombre de soldats dont il dispose dans l'élaboration de sa stratégie. La bureaucratie militaire n'a de cesse de tenir à jour le plus précisément les tableaux des pertes, leur dénombrement déterminant les renforts nécessaires pour reconstituer les unités après les combats.

SPAHI

Les sibahis - mot d'origine turque - étaient des cavaliers de l'armée du sultan ottoman. Le dey d'Alger, gouverneur de l'Algérie, avait dans ses troupes des sibahis. Quand celui-ci fut vaincu par l'armée française en 1830, ils se mirent au service de la France. Leur nom devint spahis.

Des escadrons de spahis furent créés en Algérie, en Tunisie, au Maroc et au Sénégal. Ces compagnies de cavaliers se muèrent, durant la Deuxième Guerre mondiale, en escadrons de chars engagés dans les campagnes d'Afrique du Nord, d'Italie, de France et d'Allemagne.

TABOR

Le mot tabor vient du turc tabur, le camp militaire. Il désigne également l'unité militaire qui l'occupe. Le tabor est comparable par sa taille au bataillon. En Afrique du Nord, les militaires français reprirent le terme pour désigner les formations militaires composées de [goums](#).

Un tabor comptait généralement 3 goums, soit environ 500 hommes. Au Maroc, les tabors furent réunis en groupes de tabors marocains (GTM) équivalant à des régiments. Durant la Deuxième Guerre mondiale, ils furent au nombre de quatre et furent engagés à partir de novembre 1942 dans les campagnes de Tunisie, de Sicile, d'Italie, de Corse, de France et d'Allemagne.

TIRAILLEUR

Le tirailleur n'est pas celui qui « tire ailleurs », donc mal, comme le voudrait une étymologie ironique et farfelue.

Le nom de tirailleur vient d'un verbe apparu au 18^e siècle, tirailler, qui signifie tirer dans diverse directions, à de nombreuses reprises. Il fait référence à une tactique de combat selon laquelle des soldats de l'infanterie étaient déployés à l'avant du front pour harceler l'ennemi. Ces soldats étaient appelés tantôt voltigeurs, tantôt francs-tireurs ou tirailleurs.

À partir de 1840, ce terme tirailleur fut donné aux soldats de certaines troupes d'infanterie constituées dans les colonies françaises: il y eut ainsi des tirailleurs algériens, marocains, tunisiens, sénégalais, malgaches, indochinois... Ces unités se caractérisaient par un recrutement majoritairement [indigène](#) mais pas exclusivement. Ainsi une compagnie de tirailleurs algériens réunissait des soldats indigènes, Arabes ou

>>

...TIRAILLEUR

Berbères, et des soldats d'origine européenne tandis qu'une compagnie de [tirailleurs sénégalais](#) était en règle générale composée de soldats africains sous les ordres d'un officier européen épaulé par des sous-officiers africains et européens.

TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Le corps des tirailleurs sénégalais fut créé en 1857 par le général Faidherbe, gouverneur du Sénégal. À l'origine, les soldats africains de ces unités d'infanterie étaient des Sénégalais.

Au fur et à mesure des conquêtes coloniales, d'autres Africains s'engagèrent. Le terme de tirailleurs sénégalais fut conservé bien que les Sénégalais ne fussent plus qu'une petite minorité parmi des soldats qui venaient de tous les territoires de l'Afrique occidentale et de l'Afrique équatoriale françaises, correspondant à 14 pays de l'Afrique d'aujourd'hui : Mauritanie, Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Mali, Burkina Faso, Bénin, Togo, Niger, Tchad, Centrafrique, Cameroun, Gabon et Congo.

Les tirailleurs sénégalais représentaient généralement la très grande majorité des effectifs des expéditions militaires qui partirent à la conquête de l'Afrique noire. Ils ont participé à la défense de la France dans les deux conflits mondiaux. Ils ont enfin contribué au maintien de l'ordre dans l'Empire colonial français jusqu'aux guerres d'indépendance du milieu du 20^e siècle.

ZOUAVE

Au début du 19^e siècle, la confédération tribale kabyle des Zouaouas fournissait des contingents militaires au dey d'Alger, dignitaire turc qui régnait sur l'Algérie. Après la prise d'Alger par les Français en 1830, ces soldats changèrent de camp. Les troupes Zouaouas devinrent des régiments de zouaves au service de la France.

Leur recrutement changea avec la création du corps des [tirailleurs](#) en 1842. Désormais, les [indigènes](#) d'Algérie rejoignirent majoritairement ces nouvelles formations d'infanterie tandis que les bataillons de zouaves recrutaient principalement des Européens. D'autres régiments de zouaves furent créés au fur et à mesure de l'expansion coloniale de la France.